

Trois cerises sur un gâteau

Thomas Peacock

●●● Gérard Joulé, Lausanne

Thomas L. Peacock,
Le trio sublime,
l'Age d'Homme,
Lausanne 2004, 276 p.

Les Editions l'Age d'Homme poursuit avec intrépidité leur exploration de la littérature satirique anglo-saxonne, forêt vaste et profonde comme celle de Dunsinane, dans laquelle le voyageur gallo-romain a toujours un peu craint de s'aventurer.

Voici des noms, c'est un blason : Oscar Wilde, Ronald Firbank, H.H. Munroe, dit Saki, Ivy Compton-Burnett, la sorcière de Kensington, Wyndham Lewis, Gore Vidal, le Voltaire américain, Robert Nye, James Boswell et son commensal le Dr Johnson, les frères Grossmith, tous des perceurs de nues et de brouillards.

C'était hier. Demain résonnera à nos oreilles le nom de Lord Chesterfield, le père qui se fit précepteur de son fils naturel. Demain d'autres, dont nous taisons les noms, viendront s'agréger à cette phalange magnifique.

Mais aujourd'hui, l'écrivain qui retiendra notre attention se nomme Thomas Love Peacock, l'un des talents les plus excentriques que la littérature d'Outre-Manche ait jamais produits. Observons en passant que la part dialoguée est essentielle chez tous les auteurs précités et qu'elle est constitutive au premier chef de leur art - l'étincelle comique ne se produisant qu'au frottement de deux silex intellectuels, au minimum. Tous ont écrit ce qu'Henry James appelait des « romans de conversation ». Ce qui sup-

pose un certain étage de la civilisation que notre auteur du jour, T.L. Peacock, voyait justement menacé, sinon ravagé, par le choléra romantique. Le romantisme étant cette fièvre des sentiments qui monte à la tête ou cette fièvre de la raison qui se communique à tout le corps. Or c'est justement ce choléra que Peacock s'attache à nous décrire, non de manière larmoyante, mais avec tout le sel aristophanesque de son esprit.

Contre son temps

Thomas Love Peacock naquit en 1785, se maria, eut pour ami Shelley, pour admirateur Lord Byron et pour gendre Meredith. Il écrivit un peu de poésie dans sa jeunesse, histoire de se délier l'esprit, des souvenirs sur Shelley, pour rappeler que la littérature est le prolongement et la nourriture de l'amitié, comme le pensaient ses chers Anciens, et sept romans dont cinq très courts, très denses et presque entièrement dialogués. Nous en extrayons aujourd'hui trois, ceux de la partie médiane, alors qu'il était en pleine possession de son talent : *Headlong Hall* (1816), *Nightmare Abbey* (1818) et *Crotchet Castle* (1831).

En 1836, Peacock devient veuf et haut fonctionnaire de l'East Company à titre d'inspecteur des transports. Sous des latitudes plus émoullentes, il ne ressentit plus comme auparavant la démangeaison d'écrire et de dire leur fait à ses contemporains. Amoureux des idées claires et des enchaînements logiques, imperméable au frisson romantique - quoique élégiaque à ses heures et admirable paysagiste -, doué d'un esprit caustique et vigoureux, toute nouveauté lui était odieuse ; il ne prenait plaisir qu'à l'antique, à l'attique, au classique. Dans un temps où tout le monde s'enjouait de Scott, de Byron, de Coleridge, lui se tournait vers Voltaire, Rabelais, Horace, Aristophane. Homme de transition, il est avant tout en réaction contre son temps. Sa tournure d'esprit l'apparente à la lignée rationaliste du XVII^e siècle. Il raille les préjugés de la société britannique, mais il les raille sans amertume et sans l'illusion de pouvoir les changer. Quant au progrès, à mesure qu'il avance dans la vie, il lui paraît synonyme de la peste. Sa poésie, dont la muse est proche de celle de Butler ou de Pope, a certes un charme indéniable, mais c'est dans ses curieux, courts et inimitables romans dialogués, satiriques ou grotesques que se révèlent le mieux les qualités de son esprit.

Des farces

Ces romans sont de pures fantaisies. La parfaite pertinence y voisine, comme chez Rabelais, avec les plus fines, les plus suggestives drôleries. Peacock sait être, à sa manière, un peintre de mœurs, un psychologue, mais ses matériaux sont assemblés avec une souveraine insouciance de tout ce qui est

probabilité rigoureuse ou action suivie. L'intrigue est un prétexte et la logique qui la gouverne est celle du paradoxe. Les caractères, parmi lesquels abondent de désopilantes silhouettes et dont plusieurs recouvrent des originaux connus, sont de simples esquisses. Ainsi sous les personnages de *Nightmare Abbey*, peut-être le plus piquant de ses livres, on retrouve des noms bien connus : sous Flossky, le nébuleux mythomane, Coleridge ; sous celui de Sycthop, figure ambiguë de simulateur tragique incapable d'aucune solution, pas même celle d'en finir avec la vie, grotesque sauveur du monde qui en est réduit à noyer son spleen et chercher son salut dans une bouteille de Madère après avoir perdu l'amour des deux jeunes filles qu'il courtisait alternativement, Shelley lui-même. Et que dire du mystique Toobad, dont la vision du monde se résume au pessimisme théologique d'un verset de l'Apocalypse, ou encore de M. Asterias, l'ichtyologiste qui, en compagnie de son fils, parcourt le monde à la recherche de tritons et de sirènes ?

Thomas Peacock.



Le gros de l'ouvrage est fait de réflexions et de dialogues. Peacock expose et dénonce avec une verve sans égale les toquades, modes, manières, engouements sociaux, politiques, philosophiques, économiques de ses contemporains. Il y a là du conte philosophique à la Voltaire ou à l'Anatole France, du roman parlé à la Diderot. On pourrait appeler ces romans des farces ou des soties, comme l'on disait au Moyen Âge. Une ressemblance plus intérieure est celle qui harmonise l'arôme intellectuel de ces comédies avec le théâtre de Congreve, les œuvres de jeunesse de Meredith et plus tard de Huxley et de Firbank.

Ses personnages sont des maniaques, des charlatans, qui restent gravés dans notre esprit comme des raccourcis à la pointe sèche de figures humaines. Car il n'y aurait pas d'idées dans le monde si celles-ci ne s'abaissaient pas à éclore dans des cervelles humaines et à changer les hommes qui en accouchent en agglomérats de marottes et de manies.

Causeries et rires

Tous ces romans possèdent une structure identique. Un châtelain trépidant invite une compagnie d'hôtes exaltés dans sa maison de campagne, dont le nom donne son titre au livre. On y décrit des promenades, des réceptions, des repas. On y boit passablement de porto, de bourgogne et de bordeaux, et l'on y chante même des chansons à boire. Une fête s'y déroule, dont les préparatifs occupent les personnages pendant deux ou trois chapitres et au cours de laquelle ceux qui ont l'âge ou le goût de danser dansent. Les méchants, quand il y en a, ou les moins constants et les moins délicats prennent la poudre d'escampette, comme dans les pièces de Molière. Pour finir,

le livre se clôt sur une série de mariages. Mais surtout, on y cause, on y converse, on y disserte, on y discute et on y rit.

Ne font pas non plus défaut les amoureux véritables ou supposés tels, ni les divertissantes figures de jeunes filles attachées à masquer derrière le chatoyant éventail de la coquetterie et le jeu verbal et pointilleux des convenances, le jeu plus fondamental de leur sexe : leurs silhouettes se dessinent dans le clair de lune qui baigne les douves de leur château ou parmi les ombres que les flammes d'un feu de cheminée projettent sur les murs lambrissés d'une bibliothèque.

Le « théâtre » de Peacock est l'œuvre d'un grand lettré, d'un mandarin subtil et savant, d'un humoriste érudit et épris de beauté antique, mêlant la prose et les vers, le présent et la fable, la satire et le merveilleux, le sel attique et l'urbanité latine. Il partage avec ses chers Anciens le culte de l'amitié, des promenades et des jardins, et le goût d'un bonheur domestique et studieux. « Si je ne me suis pas marié, déclare l'un de ses personnages, sous les traits duquel l'auteur s'est plu à se peindre, c'est parce que j'ai craint qu'une épouse ne vint troubler le corps harmonieux des propos que j'échange avec mes amis devant une bouteille de porto. » Peacock deviendra veuf de bonne heure.

Pétillant d'autant d'éclats de rire qu'une bouteille de Clicquot qu'on aurait secouée pour la soulager de toutes les fusées de ses gaz, c'est l'impression qui demeure quand, les yeux fermés sur le livre ouvert ou élevés devant les vastes fenêtres à croisillons d'une bibliothèque d'un manoir, on songe et se remémore ces trois romans.

G. J.